L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 73 RUE DE CHARTRES

NOUVELLES-ORLÉANS.

DIMANCHE MATIN, 14 NOVEMBRE.

LA SITUATION EN FRANCE ET LE HERALD.—L'extrait suivant d'un article du *Herald* prouve que ce journal a vu juste sur le maintien du ministère :

"L'hésitation naturelle que l'on éprouve à changer un ministère connu pour être capable et connu aussi pour être franchement républicain dans le meilleur sens de ce mot élastique, rallierait au gouvernement assez de votes pour accabler l'opposition. Le gouvernement paraît avoir l'intention de faire en sorte que les élections sous la nouvelle loi se fassent en décembre. Si la loi passe telle que le gouvernement la demande, et si les élections se font immédiatement, l'année du centenaire de notre indépendance commencera pour notre ancienne alliée sous les plus brillants auspices qui aient jamais signalé son histoire. Elle serait alors en pleine possession d'un gouvernement républicain confié aux éléments conservateurs de la société, avec une constitution saine en théorie comme en pratique, et une Assemblée qui serait la représentation sincère de la nation."

Nous lisons dans le *Messager Franco-Américain* du 18 :

Un télégramme du Havre annonce, sans autre explication, que le vapeur de la Compagnie transatlantique *France*, dont le départ aurait dû avoir lieu samedi dernier, n'a quitté ce port qu'hier mardi, à 7 heures du matin.

La *France* ne doit donc être attendue ici qu'à la fin de la semaine prochaine.

LA CHARGE DE BALAKLAVA.—Les survivants de la Light Brigade viennent de donner à Alexandra Palace un banquet commémoratif de la bataille de Balaklava.

A cette occasion, il nous paraît intéressant de raconter en quelques mots cette fameuse charge de la *Light brigade* qui est devenue presque aussi légendaire que celles des cuirassiers de Kellermann à Marengo et du 3e cuirassiers à Reischoffen.

Le 25 octobre 1854, les troupes turques avaient laissé les Russes s'emparer de plusieurs canons anglais.

Lord Lucan, commandant des brigades, était en tête de ses troupes, quand le capitaine Nolan vint lui apporter l'ordre suivant :

" Lord Raglan désire que la cavalerie " avance rapidement sur le front et qu'el- " le empêche l'ennemi d'enlever les ca- " nons. Des hommes de l'artillerie peu- " vent accompagner. La cavalerie fran- " çaise est sur votre gauche. De suite. "

—Attaquer ? dit lord Lucan. Attaquer quoi ? Quels canons ?—Alors, suivant le récit de lord Lucan, le capitaine Nolan, d'un air très insolent, rejetant la tête en arrière et du doigt indiquant le coin du fond de la vallée, aurait répondu : " La, milord, est votre ennemi, là sont vos canons ! "

Lord Lucan alla lui-même porter l'ordre d'avancer à lord Cardigan, du 11e hussards et major général de la brigade. "—Oui, monsieur, répondit lord Cardigan, en saluant son chef avec son épée, mais permettez-moi de vous faire " observer que les Russes ont une batte- " rie en face de nous dans la vallée, et " que sur les deux flancs ils ont des bat- " teries et des tirailleurs."

—Il n'y a pas à choisir, mais à obéir, répondit lord Lucan en haussant les épaules ; et il ordonna de laisser en arrière le 17e hussards pour la réserve.

Lord Cardigan venait de commander : "En avant" quand on vit accourir un officier qui venait obliquement et dans la direction de lord Cardigan. C'était Nolan, levant le bras et poussant des cris. Que venait-il faire ? Peut-être donner contre-ordre ! On ne sait ; il tomba frappé d'un éclat d'obus.

Le général d'Allonville commandait la brigade des chasseurs d'Afrique, sous les ordres du général Morris. Il n'était pas homme à rester indifférent sans rien tenter pour venir en aide aux Anglais. Le terrain était inégal et couvert d'herbes qui arrivaient jusqu'au poitrail des chevaux ; mais de telles difficultés n'étaient pas suffisantes pour arrêter des hommes qui avaient appris la guerre dans les montagnes de l'Atlas. Les deux escadrons d'Abdedal, rompant la ligne des éclaireurs et présentant un front qui faisait angle droit avec les canons russes, fondirent sur la plus proche demi-batterie, qu'ils bouchèrent déjà. Mais avec une singulière rapidité, alors que les Français étaient presque sur la gueule des canons, les deux batteries furent ramenées en arrière, tandis que l'infanterie qui devait défendre l'artillerie lâchait elle-même pied.

Ce brillant exploit n'avait coûté que 10 hommes tués et 25 blessés ; mais la rapidité et l'audace avec lesquelles il avait été exécuté avaient paralysé le feu de l'artillerie et des tirailleurs des hauteurs de Fedioukine et avaient au moins permis aux Anglais, qui remraient décimés, de ne pas être foudroyés de ce côté.

Des 670 hommes de la *Light brigade*, il n'en revint que 195 : la charge avait duré vingt minutes.

Les noms de Morris et d'Allonville sont restés dans la mémoire de l'armée anglaise.

—A l'occasion du 70e anniversaire de la bataille navale de Trafalgar, les journaux anglais font remarquer que neuf des officiers qui ont pris part à ce fait d'armes sont encore vivants.

Ce sont, par ordre d'ancienneté :

1° L'amiral de la flotte sir Georges R. Sartorius, aujourd'hui âgé de 86 ans et qui était aspirant de marine à bord du *Tonnant* ; 2° l'amiral Robert Patton, 85 ans, aspirant à bord du *Bellérophon* ; 3° l'amiral Joseph Gape, alors volontaire de 1re classe à bord du *Léviathan* ; 4° le vice-amiral Spencer Smyth, aspirant à bord de la *Défiance* ; 5° le commandant John Sanders, âgé de 91 ans, pensionné par l'Etat pour blessures et qui était second du capitaine à bord du *Swiftsure* ; 6° le commandant Francis Harris, aspirant à bord du *Téméraire* ; 7° le commandant William Vinary, volontaire de 1re première classe à bord de l'*Achille* ; 8° l'inspecteur général d'hôpital Petersther, chirurgien à bord du *Swiftsure* ; 9° le lieutenant-colonel Fynmore, aspirant à bord de l'*Africa*.

—On écrit au *Morning Post* que le capitaine Gunderseni, qui vient de rentrer en Norwége après un voyage au pôle Nord, en a rapporté une relique précieuse au point de vue géographique. On sait que le Hollandais Barent passa l'hiver de 1596-1597 dans un petit port sur la côte nord-est de la Nouvelle-Zemble. Le capitaine Gunderseni y a retrouvé, parfaitement conservé, le journal de ce navigateur, avec les dates de son premier voyage (le) juin au 29 août 1596).

—Le *Journal officiel* a établi hier matin le relevé des recettes pendant les neuf premiers mois de l'année.

L'impôt direct sur le revenu des valeurs mobilières, évalué pour toute l'année à 30 millions, en a produit 26 pendant les trois premiers trimestres.

Quant aux impôts indirects, les recouvrements donnent sur les évaluations budgétaires un boni de 27 millions, obtenus particulièrement sur les droits d'enregistrements (17 millions), de douanes (11 millions), sur les boissons (28 millions), sur les tabacs (12 millions), sur la taxe des lettres (4 millions).

—La Nouvelle-Calédonie est décidément une terre de promission. Un avis arrivé au ministère de la marine annonce qu'on vient d'y découvrir une mine de nickel d'une richesse et d'une abondance extraordinaires. Elle traverse l'île de part en part, de l'ouest à l'est, et sa richesse métallique est de 30 0/0. Sur cette découverte, deux grandes maisons de Paris, que nous pourrions citer, ont acheté, par télégraphe, pour fr. 2,000,000 de ce nickel.

Le cuivre continue d'être très abondant et d'une grande facilité d'exploitation dans l'île.

Quant aux mines d'or du Diafrot, le grand filon signalé les années précédentes, paraît perdu pour l'instant.

UN DÉVOUEMENT PAYÉ DE LA VIE.—Une femme traversait hier matin, dans la gare d'Audenarde (Belgique), une ligne ferrée au moment même où un train arrivait.

Voyant le danger qui menaçait cette imprudente, le sous-chef de station, M. Segart, s'élança sans hésiter sur la voie, souleva la femme et la lança sur le terrain d'évitement, elle était sauvée.

Par une fatalité déplorable, le courageux employé ne put se sauver lui-même : atteint par le tampon de la locomotive, il fut jeté sous les roues et horriblement broyé.

Il expira sur-le-champ.

Cette mort terrible pour prix d'un si noble dévouement a causé à Audenarde une véritable consternation.

—Nous lisons dans l'*Athenæum* :

M. Victor Hugo n'est pas, comme on l'a annoncé, occupé à la seconde partie de *Quatre-vingt-treize*. Il corrige en ce moment les épreuves d'un poème : les *Quatre vents de l'esprit*. Ce sera sa plus prochaine œuvre publiée. Le *Fils de Satan*, autre poème dont on parle depuis un an, est également terminé ; la circonstance que M. Victor Hugo s'est rendu il y a un mois à Guernesey pour chercher le manuscrit indique une publication rapprochée. Le poète n'a pas cédé sa maison dans cette île, comme on le prétendait : Hauteville House reste en sa possession. Il se propose d'y passer dorénavant une partie de l'année.

—Un papetier intelligent a fait afficher dans son magasin l'avis suivant :

CONSEILS

Pour le choix du papier à employer.

Au pape..... jésus.
Au roi de Saxe..... porcelaine.
A l'empereur de la Chine..... riz.
Aux voyageurs..... parchemin.
Aux canotiers..... à la rame.
Aux rois..... couronne.
Aux pigeons..... colombier.
Aux chasseurs..... mousseline.
A Louis Veuillot..... coquille.
Aux actrices..... teinté en bleu.
A Charles Monselet..... raisin et buvard.
Aux moribonds..... d'emballage.
Aux ivrognes..... gris.
Aux créanciers..... timbré.
Aux jardiniers..... vergé.
Aux cuisiniers..... oignon.
Aux grands personnages..... ministre.

—Nous avons sous les yeux d'intéressants renseignements officiels sur les progrès de la marine marchande anglaise, dont le tonnage est donné pour 1873, comme étant de 7,294,230 tonnes, soit une augmentation de 80,401 tonnes sur le chiffre de l'année précédente.

L'importance de ce développement constant est accrue par ce fait qu'il consiste entièrement de navires à vapeur, qui peuvent naturellement faire une plus grande quantité de travail que les voiliers dans un temps donné.

En effet, non-seulement l'augmentation consiste uniquement en navires à vapeur, mais ces derniers continuent à remplacer les voiliers, moins efficaces, qui deviennent hors d'usage. Sous ce rapport, aussi, la Grande-Bretagne surpasse les autres nations commerciales.

En 1873, la construction des navires dans ce pays a commencé à se ralentir. La cause de cette diminution doit être attribuée, non-seulement au renchérissement bien connu du prix de la construction, dès cette année-là, mais aussi à une hausse des frais d'exploitation et des salaires.

On a réussi à diminuer encore le nombre des hommes nécessaires pour la manœuvre d'un navire à vapeur d'un tonnage donné, la proportion d'hommes par 100 tonnes, en 1873, étant seulement de 4 24, tandis qu'en 1872, elle était de 4 40 ; dans les années précédentes elle était encore plus élevée ; et, quoique cette économie dans l'équipage puisse être en partie due à l'augmentation de la grandeur moyenne des navires à vapeur récemment construits, il y a eu une augmentation constante de salaires, laquelle a sans doute aidé à la favoriser.

—Ces jours derniers est mort à l'infirmerie des Invalides un des derniers soldats de la grande armée, nommé Fritz.

Né à Strasbourg en 1790, il rejoignit volontairement l'armée et fit partie d'un des régiments qui se couvrirent de gloire à la bataille d'Essling, les 21 et 22 mai 1809, bataille qui valut à Masséna le titre de prince d'Essling, mais qui coûta à la France deux de ses plus braves enfants, Lannes et Saint-Hilaire.

Le 22 mai, l'artillerie autrichienne faisait ravage dans les rangs français ; notre armée était cernée. Il était de toute utilité de connaître exactement les positions de l'ennemi, établi de l'autre côté du Danube, et pour cela il fallait gagner une petite île, encore connue aujourd'hui sous le nom de Loban, et que fouillaient à chaque instant les boulets autrichiens.

Fritz eut l'honneur d'être accepté pour faire cette périlleuse reconnaissance, dont il s'acquitta avec autant de sang-froid que d'énergie. A peine arrivé dans l'île, il aperçut au loin les uniformes français, et repassant en toute hâte le bras du Danube, il vint annoncer au commandant en chef que des secours nous arrivaient. Quelques minutes après, Masséna engageait la bataille sur les derrières de l'ennemi et changeait en victoire ce qui avait failli être une défaite.

—La Faculté de médecine vient de perdre un de ses professeurs les plus distingués. Le docteur Lorrain a été frappé, dimanche soir, d'apoplexie foudroyante, dans le faubourg Saint-Antoine, au moment où il visitait un de ses malades, un jeune homme. Fils d'ouvrier, élevé dans un milieu où le goût des délicatesses de l'esprit était une tradition, le docteur Lorrain avait allier l'érudition du savant à l'urbanité du lettré. Il s'était fait, encore jeune, une place éminente dans le corps du professorat médical par ses beaux travaux, entrepris en collaboration avec Marel, sur la circulation du sang, et par son édition si remarquable du *Guide pratique*, de Vallès.

—On annonce la mort de l'abbé Migne, fondateur du journal l'*Univers*, décédé à l'âge de soixante-quinze ans. Il avait créé au Petit-Montrouge une imprimerie considérable qui a contribué à la réédition d'ouvrages théologiques et d'où sont sortis : la *Patrologie*, cours d'*Ecriture sainte*, l'*Encyclopédie théologique*. En 1868, un incendie dévora les ateliers et les collections du Petit-Montrouge. Après avoir cédé l'*Univers*, il avait encore créé le journal la *Vérité*, qu'il conserva jusqu'en 1876 et qui devint plus tard le *Courrier de Paris*.

—L'*Impartial du Loiret* annonce la mort d'un des légitimistes les plus marquants de Berry, M. le marquis de Lancosme, qui, dans quelques mois, allait atteindre sa 100e année.

M. le marquis de Lancosme, gentilhomme d'ancienne et forte race, était pair de France sous Charles X.

—On écrit de Dresde à l'agence Havas, en date du 25 octobre :

"Aujourd'hui a eu lieu le mariage civil du prince Georges Bibesco, troisième fils du premier hospodar de Valachie, feu le prince Démètre Bibesco, avec Mme la comtesse Valentine de Caraman-Chimay, séparée de corps, en France, du prince Paul de Beauffremont, son mari, naturalisée et divorcée en Saxe.

"Demain 24, sera célébré le mariage religieux. Le pope qui bénira le mariage à l'église grecque de Dresde, étant Russe, l'acte de mariage sera légalisé par l'ambassade de Russie. On sait que le prince Georges Bibesco appartient à l'Eglise catholique grecque."

UN SINGULIER MARIAGE.—Il y quelques jours à un lieu, à Marseille, un mariage des plus singulière. Voici la description qu'en fait le *Petit Marseillais* :

Trois voitures se suivaient. La première se faisait principalement remarquer par son luxe, nous pourrions presque dire effréné. Le cocher et deux valets de pied, debout derrière cette voiture, étaient en costume Louis XV, habit rouge galonné d'or, perruque poudrée, etc. Des grappes de fleurs d'oranger garnissaient les oeillères des chevaux, richement caparaçonnés. La mariée, objet d'une si somptueuse sollicitude, était, nous assure-t-on, la nièce de l'intendant de la campagne de la *Rosière*, appartenant à M. Gauthier, plus connu sous le nom de milord Gauthier. Le marié est clerc de notaire. Dernier détail : on nous affirme que les deux fameux valets de pied en costume Louis XV étaient deux figurants de nos théâtres, engagés pour la circonstance à 50 francs le cachet.

—On vient de célébrer à Berlin un jubilé d'un nouveau genre. La cérémonie a eu lieu dans le cirque Brockmann ; le héros était un singe, entré il y a vingt-cinq ans dans cet établissement.

En raison de ses bons services il a été solennellement promu à la dignité d'écuyer. On l'a installé à la place d'honneur d'un banquet donné à cette occasion et auquel assistaient, outre le personnel du cirque, plusieurs représentants de la presse. Le récipiendaire, dit le chroniqueur de la *Gazette nationale*, qui raconte ce fait curieux, s'est comporté avec une gravité parfaite ; il a mangé, sans montrer de gloutonnerie, ses mets favoris qu'on lui a servis en double portion. Il ne s'est pas laissé troubler par la fanfare bruyante qu'on a fait sonner après la lecture du diplôme l'élevant au rang d'écuyer, ni par les bouquets qu'on a fait pleuvoir sur lui. Enfin il a écouté attentivement les télégrammes de félicitation qu'on lui a adressés, entre autre de la part des soixante-neuf singes du jardin zoologique de Hamboug.

—L'*Observateur* de Barcelone dit son mot dans la question à l'ordre du jour :

Ce n'est pas nous qui avons inventé ces questions de séduction qui sont si à la mode en ce moment. Cervantes s'en était occupé aussi, et avait dit son mot d'une façon assez drôle :

Quand Sancho est roi de l'île Barataria, il rend la justice devant son peuple. Arrive devant lui une jeune personne qui a été violée par un jeune homme pour fait d'attentat à son capital, aggravé de violence.

Sancho regarde la fille qui lui paraît très jolie, et se met à rêver.

Puis il dit sévèrement au coupable :

—Vous allez donner à la victime cinquante ducats à titre de dommages et intérêts.

Le jeune homme obéit, et la demoiselle s'en va en bénissant la justice royale.

Sancho fait alors un signe au garçon :

—Le que j'en ai fait était pour rire, lui chuchote-t-il à l'oreille. Va lui reprendre son argent.

Le petit bonhomme ne se le fait pas dire deux fois ; mais il est reçu par des bourrades énergiques et une résistance invincible.

—Ah ! dit Sancho à la fille, si tu avais su te garder comme tu gardes ton argent !

Et il lui fait rendre l'indemnité.

UN SALON ARTISTIQUE.—M. Philibert Audebrand évoquait récemment le souvenir, dans le *Charivari*, d'une soirée chez Liszt :

Vers onze heures et demie, on vit s'arrêter à la porte de la maison un attelage étrange, couleur chocolat ; cette voiture, d'un style peu connu, était traînée par deux alezans un peu plus gros que des vrettes, mais pas beaucoup plus. Un homme en descendit, en se faisant accompagner jusqu'à l'antichambre par un chasseur vert.

—Ah ! disait-on en chœur, voilà Loevo-Veymars. Voyez donc quel beau chasseur il a ! Combien de feuillettons lui aura-t-il fallu faire pour lui acheter cet uniforme à épaulettes d'or !

Loevo-Veymars, c'était lui, en effet. Le brillant auteur du *Nopaldès* était sur le point d'entrer dans la diplomatie ; mais il tenait toujours à la littérature.

Dans la pénombre du premier salon se faisait remarquer un quatuor de causeurs d'aucun profane n'osait déranger. Là se trouvaient Lamennais, tête nue en relinguete noire ; en regard de l'auteur des *Paroles d'un croyant*, George Sand dans le costume que lui donne le portrait de Calamatta ; tout près, *E. Lerminier*, le professeur du Collége de France ; et pour compléter l'ensemble, l'abbé de Guerry, un de prédicateurs les plus écoutés, le futur fusillé de la Commune.

Deux femmes venaient d'entrer, deux des plus belles et des plus applaudies : Cornélie Falcon et Giulia Grisi.—Qui n'a pas vu ce pendant n'a rien vu.—Adolphe Nourrit arrivait à leur suite.—Ce ténor, tant fêté, ne savait pas encore que, sous six mois, il se condamnerait à l'exil de Naples pour n'en plus revenir.—On le fit chanter un motif de Palestrina, et bientôt tous ceux qui l'écoutaient furent dans l'extase.—Adolphe Nourrit chantant et Liszt l'accompagnant, qu'est-ce que vous dites de ce prodige ?

—Une des plus épouvantables coquilles qu'on ait vues peut-être depuis qu'on lit des romans.

Voici la phrase :

"Le baron était étendu sur son lit ; il était presque chaud encore. Une écume sanglante sortait de sa bouche. Ses yeux, tout grand ouverts, avaient une expression effrayante. Quelques *concierges* brûlaient dans la chambre mortuaire."

Voilà un roman qui doit terriblement émouvoir les portières !

SOUVENIRS DE 1848.—M. Maxime Ducamp termine dans le *Moniteur Universel* ses souvenirs de 1848 par des détails curieux sur l'attitude du général Cavaignac après la victoire.

Le lundi 26 juin, lorsque la prise du faubourg Saint-Antoine eut enfin mis un terme à l'insurrection, Jules Bastide, ministre des affaires étrangères, se rendit près du général Cavaignac auquel il était attaché par les liens d'une vieille amitié. Il trouva le général assis devant sa mère, la tête sur les genoux de celle-ci et sanglotant. Il avait héroïquement fait son devoir, mais sa victoire—cette victoire nécessaire et qui sauvait la France—lui faisait horreur. Bastide le réconforta et il se produisit entre eux un incident qui mérite de n'être pas oublié.

Républicain convaincu, appartenant même à cette école pour laquelle la République est supérieure à la volonté nationale et au suffrage universel, Jules Bastide adjura Cavaignac de se saisir du pouvoir pour fonder la République en France.

"Nous te connaissons, disait-il au général, nous savons que tu es honnête et incapable de faillir ; lorsque l'œuvre sera accomplie, tu te retireras et tu auras fait acte de grand citoyen." Cavaignac lui répondit : "Mon cher enfant—c'était son mot familier—si je faisais ce que tu me demandes, j'autoriserais, dans l'avenir, n'importe quel ambitieux à fomenter une émeute, à se faire déléguer le pouvoir pour la réprimer, et à le garder indéfiniment sous prétexte de salut public ; je ne donnerai un tel prétexte à personne." Ce fut à la suite de cette conversation que Cavaignac rédigea la proclamation où on lisait :

"Prêt à rentrer au rang de simple citoyen, je reporterai au milieu de vous ce souvenir civique de n'avoir, dans ces grandes épreuves, repris à la liberté que ce que le salut de la République lui demandait lui-même, et de léguer un exemple à quiconque pourra être, à son tour, appelé à remplir d'aussi grands devoirs". Ainsi il mettait nettement ses amis en garde contre des suggestions qu'il était décidé à repousser.

A ce moment d'ailleurs, toutes les têtes tournaient et M. Maxime du Camp en donne une preuve singulière :

"Un homme qui occupait alors une des plus hautes situations politiques du gouvernement, représentant du peuple, riche, honoré, intelligent, lettré à ses heures, car il fut un des auteurs de cette traduction des œuvres de Platon que Victor Cousin a signée, d'un caractère doux et bienfaisant, mais amoureux jusqu'au fanatisme de la forme républicaine, parcourut Paris pendant les quatre jours de l'insurrection accompagné de deux agents de sûreté qui l'aidaient dans ses recherches, furetant partout et tâchant de découvrir le prince Louis-Napoléon auquel il voulait simplement faire brûler la cervelle. Le prince était à Londres ; était-il à Paris, comme on l'a dit, caché rue du Cherche-Midi, chez M. Chabrier ? Je ne sais ; en tout cas il fut introuvable et un crime ne fut pas commis."

—Il vient de mourir à Paris une femme d'une quarantaine d'années, qui fut l'héroïne d'une aventure des plus touchantes après l'annexion de l'Alsace-Lorraine.

Son mari et son fils, âgé de vingt-deux ans, avaient été tués pendant la guerre, et la malheureuse, seule au monde, en ses longs habits de deuil, s'était retirée dans une chaumière, où elle vivait, pleurant avec désespoir ceux qu'elle avait perdus. N'étaient-ils pas son seul bonheur et son unique amour ? Vint la fin de la guerre et la signature du traité de paix. Elle apprit un matin que son pays cessait d'être français pour devenir allemand.

Ceux qui avaient vu cette malheureuse femme si résignée jusque-là, furent stupéfaits du changement qui, du jour au lendemain, se fit en elle. Elle ne pleurait plus, mais ses yeux brûlaient des éclairs. Ses larmes s'étaient séchées au feu de la colère.

Elle répétait par moments avec fièvre : "Il faut opter ! Il faut opter !"

On ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire.

Hélas ! on ne devait pas tarder à comprendre.

Une nuit, elle se rendit au cimetière où dormaient son mari et son fils. Elle était pâle et calme. Un voiturier la suivait, conduisant un lourd fourgon. Arrivée à ses tombes bien-aimées, elle se fit volontairement sacrilége : elle déterra les cercueils de ses morts adorés et les fit transporter dans le fourgon, qui se dirigea vers la frontière.....

Elle avait voulu que ceux qui étaient tombés pour la France opassent pour la France !

—On connaît cette anecdote classique d'un médecin illustre qui, après avoir tiré d'un très mauvais pas une grande et honorable dame, reçut sa visite de remerciments. La dame apportait un superbe pâté.—"Sachez, madame, s'écria le praticien blême de colère : 1° que je ne me nourris pas de pâtés ; 2° que je ne fraite pas une maladie semblable à la vôtre à moins de cinq mille francs."

"Très bien, docteur, répondit la dame, c'est donc cinq mille francs que vous avez à me rendre." Et enlevant le couvercle du pâté, elle en tira cinq billets de mille francs, les tendit au médecin, mit les cinq autres dans sa poche, salua et sortit.

Le plaisant de l'aventure, c'est qu'il n'y a pas une Faculté de médecine en France où on ne l'attribue à un des opérateurs de l'endroit.

Autre historiette. Maintenant que les chaleurs sont passées, je puis la risquer, sans exposer l'excellent M. Chasles à être suivi sur les boulevards par des curieux empressés de vérifier le fait.

C'était au plus fort de la canicule. M. Chasles est allordé, devant un des kiosques du boulevard, par un de ses collègues, au moment où il procédait à l'achat de trois journaux d'opinions diverses, mais de format égal.

—"Trois journaux ! lui dit-il, je ne vous savais pas si curieux de politique que cela."

M. Chasles se retourne, regarde dé côté et d'autre pour être bien sûr que personne ne l'entendait, et d'un ton mystérieux :

—"Je vais vous dire, la politique m'est absolument indifférente ; mais quand il fait une chaleur pareille, il n'y a rien de tel que des journaux pliés en quatre sous le gilet pour empêcher la transpiration.

Je me les applique tous le trois, l'un devant, les autres derrière, et comme cela je me moque du soleil."

Et dire, journalistes mes frères, que nous nous flattons de compter dans chaque acheteur un adversaire ou un ami, au moins un lecteur. O vanité des jugements humains !

—A propos des pianos, dont c'est la fête à Florence, *Punch* raconte une monumentale calembredaine, en la dédiant à la mémoire de Cristofori :

Jaloux, un jour, un éléphant va dans le monde. Il entre au salon et s'assied. Etant admis qu'un éléphant va dans le monde, y a-t-il rien de plus naturel que de lui demander de jouer du piano ?

L'éléphant se fait un peu prier, puis s'approche de l'instrument et le regarde.

—Il se recueille, se dit-on tout bas, il fixe ses souvenirs.

Tout à coup, à la stupéfaction générale, l'éléphant éclate en sanglots. La maîtresse de la maison court vers lui, le console, lui fourre des friandises dans la trompe pour le réconforter ; rien n'y fait. On le presse de s'expliquer. Enfin, après s'être essuyé les yeux avec sa trompe, il se tourne vers le piano et, montrant les touches d'ivoire :

—Les dents de ma mère ! dit-il avec un sanglot.

—La *Dordogne* raconte une plaisante anecdote :

La femme D...., qui exerce la profession de jabarotière dans une des principales communes de l'arrondissement de Nontron, était depuis quelque temps battue par son mari. Samedi dernier, au moment où le mari lui indiquait une correction trop vive, elle courut à deux tonneaux et enleva les cannelles. L'eau-de-vie dans l'un, un vin supérieur dans l'autre paillerent aussitôt par les deux trous. Le cabaretier courut à ses pièces et il enfonça ses doigts pour sauver le liquide.

Alors la femme, à son tour, lui rendit au centuple les coups qu'elle avait reçus.

Un client qui survint vint aider le cabaretier à remettre les robinets des deux tonneaux. Mais la leçon a été bonne.

DE L'AIL.—La causerie médicale du *Siècle* contient des détails assez curieux sur l'ail :

Dans l'ancienne Rome il était défendu à ceux qui avaient mangé de l'ail d'entrer dans le temple de Cybèle. Horace l'avait en horreur, et un jour, après en avoir avalé par mégarde en soupant chez Mécène, il s'écriait : Si jamais un fils dénaturé dumpile son vieux père trop lent à mourir, qu'on lui fasse manger de l'ail, qui est mille fois plus mortel que la ciguë. O moissonneurs ! ô entrailles de fer ! quel est le poison qui me déchire ? Le venin de la vipère n'est-il assaisonné cette plante perfide.....? Sidoine Apollinaire, à l'époque de l'invasion des barbares, qui paraît-il, avaient pris goût à l'ail, s'écriait de son côté : "Heureux le nez qui n'est point exposé à se sentir empoisonné par l'horrible odeur de cette herbe !"

En 1368, Alphonse, roi de Castille, fonda un ordre de chevalerie dont les statuts interdisaient l'usage de l'ail à ceux qui en faisaient partie, sous peine d'être exclus de la cour pendant un mois.

Malgré tout, l'ail n'en a pas moins continué à être en grand honneur dans la cuisine des méridionaux, qui, comme les Athéniens, en assaisonnent presque tous leurs aliments. Pour avoir une idée de la grande consommation qui s'en faisait avant 1789, et cette consommation n'a certainement pas diminué depuis,—il suffit de savoir que la dîme de l'ail rendait plus de 3,000 francs à l'archevêque d'Albi.

Il paraît, au surplus, que l'ail n'a contre lui que son odeur, qui est abominablement pardonnée-nous, Méridionaux ! Toutefois, on l'accuse de déterminer, chez ceux qui en font abus, des inflammations gastriques ou intestinales. Il agit sur la composition du lait des nourrices et donne des coliques aux nourrissons.

—On a dit bien souvent qu'il n'y a plus d'enfants. Voici une anecdote authentique à l'appui.

Deux enfants jouaient hier dans un jardin.

Tout à coup, l'un d'eux, un fils de banquier race Bonston, dit à son camarade :

—Veux-tu que nous jouions au Turc ?

—Comment fait-on ? dit l'autre.

—Donne-moi une pièce de dix sous.

—Voilà.

—Eh bien ! voici cinq sous et nous sommes quittes. C'est ce qu'on appelle jouer au Turc.

SPECTACLES, BALS, &c.

Théâtre des Variétés.

De même CHANFREAU.

Avant dernière semaine de L'OPÉRA-BOUFFE FRANÇAIS.

Tous les soirs et le samedi à midi.

Ce soir,

MADAME L'ARCHIDUC.

Lundi soir, 15 novembre, positivement dernière représentation de LA FILLE DE MADAME ANGOT.

Mardi, 16 novembre—dernière représentation de MADAME L'ARCHIDUC.

MERCREDI en Matinée—LA JOLIE PARFUMEUSE.

Mercredi, 17 novembre—dernière représentation de GIROFLE-GIROFLA.

Jeudi—LA JOLIE PARFUMEUSE.

Vendredi—LA GRANDE DUCHESSE.

Samedi—GRANDE MATINÉE.

Prix d'entrée (une piastre—siége réservé, orchestre et cercle de l'orchestre 50 cents extra). Balcon, siége réservé $1—Galeries, de quatrième 75 cents. Place de famille, 50 cents. Galerie 25 cents. On peut retenir des places six jours d'avance. 14nov—1F

Théâtre des Variétés

Matinée spéciale, MERCREDI, à midi, par la troupe d'Opéra Bouffe Française

LA JOLIE PARFUMEUSE.

Prix populaires—Entrée, 50 cts. Places réservées, 25 cts. extra. 14nov—1F

Théâtre St.-Charles.

Bénéfice de l'éminent acteur OLIVER DOUD BYRON.

Vendredi soir, 12 novembre THOROUGHBRED.

Samedi, à la matinée—DONALD McKAY.

Samedi et Dimanche soir, THOROUGHBRED.

Lundi—Bob De Bar dans le rôle de Micawber. 12nov—1F

GYMNASE DES DAMES.

Institut calisthénique et orthodomique, Sous la direction immédiate de MRE MME HARRY HAMMERSLEY.

CET établissement, qui est des plus riches, clôs, est ouvert au No 2417 de la rue du Canal. Prix pour la session, $16, dont la moitié d'avance. Escompte libéral pour les membres d'une même famille. Exercices les MARDIS, JEUDIS et SAMEDIS, de 10 à 1 heure et de 2 à 5 ; les MERCREDIS et les SAMEDIS SOIR, de 7 à 9 heures.

Le gymnase des messieurs—a No 103 de la rue St-Charles—est ouvert du point du jour à 9 heures et demie du soir. 2Oct—1an

Grande Soirée.

DISTRACTIONS VARIÉES.

AU PROFIT DE L'ÉGLISE DE LA NOUVELLE JERUSALEM,

Au GRUNEWALD HALL.

MARDI, MERCREDI et JEUDI, 24, 25, 26 novembre, sous les auspices des dames suivantes.

Mmes J. N. Marks.	Mmes G. W. R. Bailey.
De Holcombe.	Glendy Burke.
Harry Hays.	R. H. Marr.
Br Forwell.	J. C. Swayze.
Jack Moore.	J. G. Brown.
C. S. Hunt.	Wash. Marks.
Jack Moore.	S. C. Kroeger.
John Wilson.	A. Cannon.
J. Didier.	S. Harby.

Tableaux, musique vocale et instrumentale, récitations et danses.

Billets, 50 cents, chez M. Grunewald, Elle & Blackmar et Kroeger. 2Oct—1F

Département des Finances,

Hotel de Ville.

Nlle-Orléans, 5 novembre 1875.

DES propositions cachetées seront reçues, jusqu'au mercredi, 22 novembre, à midi, pour l'échange de trois mille cents (3,100) bons à prime, très avec leur valeur et intérêt sur la face, pour d'anciens bons de la ville de la Nouvelle-Orléans, des anciennes villes de Jefferson et de Carrollton.

Les soumissions devront indiquer la classe des bons et le montant des coupons échus, devant être détachés, ou, si l'abscès des coupons, le montant de l'intérêt de ceux-ci jusqu'au janvier 1876, et toutes les offres devront couvrir les bons et intérêt.

Tous les anciens bons échangés seront convertis intacts jusqu'au 1er janvier 1876 et seront remis à prime solent rachetés par des primes.

Les propositions devront être adressées aux commissaires de la dette consolidée et marquées "propositions pour l'échange de bons."

Le droit de rejeter toutes les enchères est réservé.

ED. PIZARBY, Administrateur

Taxes de dessèchement.

TOUS les paiements de taxes de dessèchement (drainage), à un accompte, doivent être faits par l'intermédiaire du soussigné qui, seul, a le CONTROLE des mandats de dessèchement. Un demande qui lui serait adressée directement, ne saurait, conséquemment, l'affranchir des taxes les plus bas.

JAMES B. GUTHRIE, seul. 5mai 1an Au No 122 de la rue Gravier.

Bureau du Louisiana Oil Company—Rue de l'Etoile d'Italie, 5, le 1er novembre 1875. L'élection annuelle des directeurs de cette compagnie, les actionnaires suivants ont été élus :

PLACIDE FOISTALL,
J. A. MAY,
JULES CASSARD,
INT. DE GANNY,
W. S. DONNELL,
J. A. DELANO,
J. A. LEWIS.

Et aujourd'hui, à une réunion des directeurs, les officiers dont les noms suivent ont été élus :

PLACIDE FOISTALL, Président.
J. A. DELANO, Vice-Président.
J. S. DUGGAN, Secrétaire.
Nlle-Orléans 30 Novembre 1875.
J. H. DUGGAN, Secrétaire.
1nov—4f.

Bienville Oil Works Company, Nlle-Orléans, 3 novembre 1875. A l'élection annuelle qui a eu lieu le 1 novembre 1875, les directeurs suivants ont été élus pour l'année :

MM. J. ALDIGE, P. S. WILTZ,
F. ALDIGE, JOS. BAYLE,
A. DESSOMMES, L. C. LERRETON,

et à une assemblée des Directeurs qui a eu lieu le 1er novembre 1875, Mr. J. ALDIGE a été réélu Président et A. BENJAMIN Secrétaire.

A. BENJAMIN, Secrétaire.
6nov—4f.

AVIS.—Bureau de New Orleans Credit Foncier Association—Au No 46 de la rue Decatur.—Le 20 du courant, à une réunion spéciale des directeurs de cette société, les officiers suivants ont été nommés pour l'année courante :

J. A. FERNANDEZ, président.
A. SAULET, secrétaire.

2Oct—1m

Bureaux de New Orleans Credit Foncier Association, au No 46 de la rue Decatur.—A l'assemblée annuelle régulière des actionnaires de cette société, les messieurs dont les noms suivent ont été élus directeurs pour l'année courante :

J. A. FERNANDEZ.	J. M. VILLAVASO.
JOHN UEBER.	V. DEMORUELLE.
L. MOLLO.	G. PITARD.
L. F. GENÈRES.	O. HOPKINS.

A. SAULET, secrétaire.

2Oct—1m

Bureaux de New-Orleans Credit Foncier Association—Au No 46 de la rue Decatur.—Le 20 du courant, à une réunion spéciale des directeurs de cette société, la résolution suivante a été adoptée :

Résolu, que les actionnaires qui n'ont payé qu'une partie de leurs actions, soient avertis de payer en totalité, au 1er décembre 1875, le reste de ce qu'ils doivent, sinon leurs actions seront déclarées forfaites conformément à la charte de cette compagnie.

A. SAULET, Secrétaire.

2Oct—asdéc

CHEMIN DE FER

Rue Canal, City Park et le Lac

Les Trains partiront des rues CANAL et BASSIN, les jours de la semaine, comme suit : MATIN—Comme suit : 1, 2, 3, 4, 5 et 8 heure. DU LAC—Comme suit : 10, 11, 12 A. M., Après-midi, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8 heures.

LES DIMANCHES.

DES RUES DU C